

L'ENSEIGNE DE VAISSEAU AMÉDÉE DE RODELLEC DU PORZIC

Ses croisières en Grèce, aux Antilles et la prise d'Alger

René-Hercule-Amédée-Maurice de Rodellec du Porzic naquit le 21 mars 1803 à Trébabu près du Conquet (1). Son père était Jean-Robert-René de Rodellec du Porzic et sa mère Marie-Jacquette-Suzanne-Agathe-Sophie de Kersauson, tous deux alors domiciliés à Kermorvan en Trébabu.

Le 9 mai 1816, le père fut nommé par Louis XVIII adjoint au maire de Saint-Pol-de-Léon. Il avait alors trente-cinq ans et était resté veuf avec plusieurs enfants. Il devint maire le 3 septembre 1817 en remplacement du baron Michel de Kerhorre. Il le resta jusqu'au 31 juillet 1821. Son fils, Amédée entra au collège royal de Marine d'Angoulême le 1^{er} janvier 1818.

Ce jeune garçon, orphelin de mère, voua une grande affection à son père et c'est pour lui qu'il écrivit ses mémoires.

(1) Cet article a été tiré des journaux de bord et des mémoires d'Amédée de Rodellec du Porzic, conservés aux Archives d'Ille-et-Vilaine sous la cote 4 Fg 51. Je remercie MM. Henri Waquet, archiviste en chef du Finistère, Jean Denizet, chef du service des Archives et bibliothèques de la Marine, et le vicomte Edouard de Rodellec du Porzic pour les renseignements complémentaires qu'ils ont bien voulu me donner.

En 1820 et 1821 il fit une croisière dans le Levant à bord de la corvette *l'Espérance* et profita de ce voyage pour rédiger ses premières impressions.

Il reçut, le 6 décembre 1819 l'ordre d'embarquer sur cette corvette qui venait d'arriver de Terre-Neuve où elle avait fait une station de six mois. Elle était commandée par le baron de Trotour, capitaine de vaisseau.

Elle appareilla de Brest le 4 janvier 1820. Dans la nuit du 14 au 15 elle passa le détroit de Gibraltar et Rodellec s'extasia sur la hauteur du « Mont aux Singes » qu'une grande « coupée » sépare pour ainsi dire en deux parties. Le 17, après avoir admiré la côte d'Espagne hérissée de montagnes prodigieuses couvertes de neige, il entra à Toulon.

Le 16 février, la division du Levant dont M. de Trotour avait reçu le commandement, et qui était composée de la corvette *l'Espérance*, de la gabarre la *Lionne* et de la goélette *l'Estafette*, reçut l'ordre d'appareiller.

Le 26, on prit connaissance de l'île Maritimo à l'ouest de la Sicile ; le 3 mars, du cap Matapan (l'ancien cap Ténare) et des ruines d'Héliopolis. Cérigo (jadis Cythère) apparut basse et entourée de rochers.

On mouilla dans l'excellente rade de Milo « garnie à droite et à gauche de rochers énormes qui paraissent, comme le dit M. de Forbin (2), *autant de géants armés pour la défendre.* » Bien que la terre en fût très bonne, l'île était inculte et l'on n'y voyait guère que des figuiers sauvages et des oliviers épars. Dans l'antique ville de Mélos, « amas de ruines et de débris, quelques palmiers s'élèvent au-dessus des vieilles mesures qui servent de retraites à quatre ou cinq cents malheureux ».

La ville moderne, Castri, « appelée Cifour par les Provençaux », est, comme la Six-Fours toulonnaise, bâtie « sur un morne très élevé ». Elle n'a que douze à quinze cents habitants et parmi les églises grecques, toutes très petites, qui l'avoisinent, quelques-unes sont abandonnées. On marche difficilement dans ses ruelles étroites où le rocher, laissé tel quel, sert de pavé, mais les petites maisons y sont

(2) Louis DE FORBIN, directeur général des Musées de France, auteur d'un *Voyage dans le Levant*, paru en 1819.

très propres. Presque toutes ont des balcons de bois et leur toiture est une plate-forme « faite avec de la terre, des nattes de jonc et des poutres ».

Au pied de la montagne, on voit les restes d'un théâtre en marbre blanc découvert par le baron Haller de Munich qui l'a en partie déblayé mais qui, malheureusement, est mort sur les entrefaites. Dans ce monument « supérieure-ment conservé » il y a encore des morceaux de marbre que l'on dirait sculptés tout récemment. Sur une hauteur voisine, des ruines « que l'on prétend être celles de la citadelle » présentent « des murs assez élevés en pierres énormes... rongées par le temps ».

Les tombeaux des anciens rois de Milo sont formés de voûtes creusées dans le roc par la nature. Rodellec et ses compagnons y trouvèrent quelques « ornements de femmes, en or mais rongés par la terre ». M. de Forbin, l'année précédente, y avait trouvé un casque fort beau.

Rodellec a été mis au courant de la découverte, faite peu de temps avant leur arrivée, de deux Hermès et de la Vénus de Milo. Il nous dit que cette Vénus tenait une pomme d'une main et de l'autre faisait le geste de la Vénus Pudique : ce qui paraît étonnant puisqu'une draperie lui couvre le bas du corps jusqu'à la ceinture. Peut-être retenait-elle cette draperie. Quant à la main tenant la pomme elle est conservée au Louvre, mais séparée du corps. Les deux Hermès « endommagés » et la Vénus qui semble avoir été trouvée intacte d'après Rodellec, furent achetés pour 800 piastres par le marquis de Rivière, ambassadeur de France à Constantinople (3).

L'Espérance resta jusqu'au 12 mars dans la rade de Milo. Ces quelques jours suffirent aux Français pour connaître toutes les ressources de l'île qui exportait l'huile et le coton et élevait quantité de chèvres, de moutons et surtout d'ânes. La population, très douce et très honnête, était accueillante ; les hommes portaient des culottes très larges, une veste ronde, une petite calotte rouge qu'ils entouraient quelquefois d'un turban. Quelques-uns avaient

(3) M. J. CHARBONNEAUX, conservateur en chef du Département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, est persuadé que les indications données par Rodellec sont inexactes. Tous les témoignages sûrs qu'il possède y sont formellement contraires.

des bonnets de fourrure ; tous étaient moustachus. Les femmes étaient en général assez jolies, presque toutes avaient de très beaux yeux.

Le 14 mars, la division mouilla dans la baie de la « Mandrie » (Porto Mandri) à trois lieues de Cap Sunium sur la côte d'Afrique où, parmi les pins et les cyprès sauvages, quelques Albanais faisaient paître leurs troupeaux. Sur les montagnes, on apercevait en grand nombre les chevaux du pacha de Négrepont (Eubée). Tous leurs gardiens avaient un poignard et un pistolet à la ceinture. Ils vivaient dans des cabanes couvertes en chaume ou en tuile et vendaient des fromages de chèvre frais et délicieux.

Le 20 mars, après avoir fait du bois, la division partit pour l'Asie Mineure, mais le 22, elle mouilla à Port-Olivier dans l'île de Mytilène. Rodellec s'émerveilla du coup d'œil qu'on avait de là sur des « prairies de toute beauté, coupées par une infinité de ruisseaux et des forêts d'oliviers qui laissaient apercevoir d'espace en espace des petits villages ou des maisons de campagne. Pour gagner la ville de Mételin il passa sous un très vieil aqueduc qui tombait en ruines. Mételin est situé « sur le penchant d'une colline au haut de laquelle les Turcs ont placé leur citadelle dont la garnison se compose de dix à douze janissaires. Les rues ne sont pas pavées de sorte qu'à la moindre pluie il se forme une boue qui exhale une odeur infecte. Les bazars du moins sont garantis de la pluie par une charpente en bois. Là il y a un trottoir de chaque côté pour les piétons et les bêtes de somme passent au milieu. Une foule extraordinaire s'y presse à tous moments. On se coudoie avec des Turcs, des Grecs, des Arméniens ; il y a toujours un tapage à vous étourdir ; « chacun crie comme il l'entend ». « Les Turcs assis, les jambes croisées, sur un divan à leur porte ou dans leur boutique », fument gravement leur pipe ou leur narguilé sans daigner seulement vous regarder.

« Les janissaires sont très craints dans toutes les villes turques. Ce sont eux qui y font la loi, qui y gouvernent. Ils sont munis d'un poignard et d'une ou deux paires de pistolets qu'ils ont soin de tenir toujours chargés. Ils portent tous le turban. »

Mételin a deux ports. Le plus grand est le plus près de la citadelle. L'entrée est défendue par deux grosses tours et

l'on y a fait une jetée sur laquelle la mer brise toujours avec force. Ce port était plein de navires dont les plus gros étaient des petits bricks ; plusieurs chassaient et venaient se jeter à la côte. Au pied de la citadelle s'étend le cimetière de la ville dont les stèles en marbre blanc sont surmontées d'un turban pour les hommes et d'un triangle pour les femmes. Elles sont peintes ou dorées ou sculptées et la plus belle est celle d'Ibrahim Pacha qui fut décapité en 1816. Un cyprès est planté près de chaque tombe et « s'il réussit, les Turcs sont persuadés que l'âme du défunt est bien reçue par le Prophète ».

Le 26 mars, les vents s'étant établis au N.-E., l'*Espérance* mit sous voiles et fit route pour Smyrne. Pour entrer dans le golfe, elle doubla la pointe où les Turcs ont édifié le château neuf et où près des canons s'entassent des boulets de marbre car à Smyrne on n'utilise guère les boulets de fer. Sur la rade immense des navires de commerce entrent et sortent perpétuellement. La ville est très grande : elle s'étage au pied d'un château ruiné ; elle est divisée en deux quartiers : le quartier franc où sont les consulats de toutes les puissances et le quartier turc « beaucoup plus sale, quoique tous les deux le soient extrêmement ».

Rodellec se plaint de l'étroitesse et de l'odeur infecte des rues où il serait très dangereux de courir en cas de peste, car la population est si nombreuse qu'on est heurté à tous moments. Les plus belles rues sont, dans le quartier franc, la rue Franche qui conduit au quartier turc, la rue de la Marine qui est sur le quai et où se trouvent cafés et consulat, enfin la rue des Roses, la plus jolie de Smyrne, surnommée ainsi à cause des guirlandes qui y surmontent les portes.

Aux bazars, dans le quartier turc, on trouve des faïences, de la verrerie, des étoffes et, en été, des fruits en abondance : raisins, pastèques, melons d'un goût exquis qui, pendant la saison, s'amoncellent à tous les coins de rue.

L'hôpital français tombe en ruines et menace d'écraser les malades qui y sont. On parle depuis longtemps de le réparer, mais les fonds manquent et il finira par s'écrouler.

Le Casin est un bâtiment immense que les négociants

de Smyrne ont fait construire à grands frais ; on y tient les journaux et il y a des salles de billard, de danse, de jeu. Pendant le carnaval ces messieurs y donnent une quinzaine de bals à la jeunesse de la ville. Quand la division française arrive à Smyrne, les officiers s'y font présenter et peuvent ensuite y aller librement.

Les cafés sont toujours remplis de monde. Les Turcs les plus misérables y viennent chaque jour y boire et fumer leur narguilé puis ils se retirent contents de leur journée.

Près du pont des Caravanes jeté sur le Mèlès on montre la grotte où Homère composait ses ouvrages. Sur la rive gauche du Mèlès, bordée de platanes, les cimetières ne sont autre chose qu'une forêt de cyprès où les étrangers ne peuvent pénétrer. Cette forêt de cyprès est une des choses qu'on remarque le plus quand on entre dans la rade et on admire aussi les minarets et les mosquées qui s'élèvent au-dessus de la ville, les navires qui entrent et ceux qui partent. Les quais sont en bois ainsi que leurs avancées où viennent aborder les embarcations et qu'on appelle « échelles ».

En arrivant à Smyrne, l'*Espérance* trouva sur rade la division de l'année précédente qui lui annonça la mort du duc de Berry. On célébra un grand service dans l'église catholique et l'on tira des coups de canon de cinq en cinq minutes, les vergues étant en pantenne.

Le 4 mai, l'*Espérance* mit sous voiles et fit route pour doubler le cap Carabournous. Le 9, elle mouillait à Salonique, et Rodellec put admirer le mont Pélion, le mont Ossa et le mont Olympe à gauche, le mont Athos à droite.

On repartit le 15 ; le 19, on aperçut le Cap Sunium (4), et, prise en calme à la hauteur d'Egine, l'*Espérance* se fit remorquer par ses embarcations. Elle mouilla au Pirée le soir du même jour.

Rodellec admire tout : Eleusis rempli du souvenir de Cérès, l'île d'Egine et ses temples, Salamine et le golfe de Corinthe.

Athènes est toute entourée de murailles. Avant d'y

(4) Il nous a paru bon de conserver aux noms propres l'orthographe utilisée par Rodellec.

entrer on voit sur la colline du Musée le tombeau de Philopappus. Plus bas, la colline de l'Aréopage n'a conservé aucun vestige. Plus loin est le Pnyx où l'on montre encore la tribune de Démosthène.

Du stade près de l'Illisus, on ne voit plus que la forme. A six cents pas de là, cinq oliviers sur une même ligne indiquent l'emplacement du Lycée, et une seconde rangée, beaucoup plus considérable, celui de l'Académie.

Rodellec s'intéresse aussi au temple de Thésée, à la tour des Vents habitée par un derviche, au temple de Jupiter Olympien, à la lanterne de Démosthène qui appartient à un monastère français, et au théâtre de Bacchus.

Les Turcs qui sont alors maîtres de la Citadelle (l'Acropole) ont élevé des constructions entre toutes les colonnes des Propylées et les ont surmontées d'une batterie. Le Parthénon est encore en partie dans l'état où l'a laissé l'explosion des poudres qu'il renfermait lors du bombardement des Vénitiens. La terre aux alentours est couverte de chapiteaux encore entiers, de blocs de marbre de toutes les formes et de toutes les grandeurs. Au centre du temple, les Turcs ont bâti une petite mosquée. Les colonnes du temple d'Éréchtée sont couchées ; M. Fauvel a fait dégager le monument par les Turcs, en leur laissant croire qu'ils y trouveraient une fontaine en creusant. Lord Elgin a récemment enlevé une des cariatides qu'il a remplacée par un pilier.

La cour de M. Fauvel est remplie de marbres, de tronçons de statues qu'il a trouvés dans ses fouilles, de bas-reliefs, de chapiteaux, de colonnes et aussi de moulages qu'il a exécutés lui-même. Une urne funéraire présente la barque de Caron qui a la même forme que les caïques turques.. La demeure de M. Fauvel est également meublée de statues, de tableaux de marbre. On y remarque une Vénus accroupie, un lutteur renversé, des bustes. M. Fauvel exécute des réductions en terre glaise des divers monuments d'Athènes. On ne peut dire tout le mérite de ce savant.

Il y a dans son jardin une corneille apprivoisée. Il avait aussi deux hirondelles dans sa chambre ; elles reviennent le voir tous les ans (5).

(5) Louis-François-Sébastien Fauvel (1753-1838), peintre, fixé à

Le 24 mai, l'*Espérance* quitta le Pirée, prête à défendre contre les pirates un bateau du pays qui portait la femme du consul de Gênes. A trois heures du matin, dans la nuit suivante on prit connaissance de Milo et on croisa l'*Estafette* qui enlevait la Vénus et les deux Hermès.

A Santorin, qui produit le meilleur vin de Grèce, on envoya un canot à terre, puis l'on jeta l'ancre à Samos. On apercevait à tribord le Mont Samsoun (Mycale), célèbre par la victoire des Grecs sur les Perses et situé sur la côte d'Asie. Dans l'île même, les montagnes étaient couvertes de vignes.

Le 30 mai, on pensa relâcher à Ephèse pour en voir les ruines, mais la peste y était très forte ; aussi fit-on route pour le mouillage nord de Samos où (remarque Rodellec), le vin est préférable.

Du 31 mai au 9 juin, on croisa dans les parages de Thasos à cause des pirates. Le 9, on mouilla dans le sud de cette île couverte d'arbres, en face d'une ancienne tour vénitienne.

Du 13 au 17 juin, on s'achemina lentement vers Ténédos par Samothrace, et l'on mouilla en vue du mont Ida au pied duquel était située Troie et aussi en vue des Dardanelles couvertes des navires de toutes les nations qui entraient ou qui sortaient, et défendues par deux forts : le fort d'Europe et le fort d'Asie.

Le 19 juin, l'*Espérance* était de retour à Smyrne. Elle y resta jusqu'au 5 septembre. Il fallut louvoyer deux jours entiers pour sortir de la rade. Le 6, on reçut la visite du consul de Scio (Chio) que l'on salua de neuf coups de canon, et l'on assista à une éclipse de soleil presque totale. Le plateau de Scio, dominé par des montagnes arides, est couvert d'oliviers, d'orangers, de cotonniers qui forment un spectacle « charmant ». La ville est grande et entourée de murailles.

On mouilla à Rhodes le 11 septembre et l'attention de Rodellec fut attiré par une montagne au sommet aplati dont parle Chateaubriand dans son *Itinéraire*, et par une tour construite, lui sembla-t-il, par les anciens chevaliers. En ville, il visita l'église Saint-Jean-de-Jérusalem transfor-

Athènes à partir de 1792 ; en qualité de consul de France il y reçut Chateaubriand.

mée en mosquée mais il ne put pénétrer dans le palais du Grand Maître converti en prison. Les Turcs se défiaient des chrétiens et interdisaient même aux consuls d'habiter en ville. Dans le quartier franc, Rodellec visita un monastère où les moines lui montrèrent un tableau de la sainte Vierge trouvé dans leur jardin par un esclave à qui la Vierge elle-même était apparue. Le soir, le commandant, accompagné de son état major, alla rendre visite au bey de l'île dont les jardins, assurait-on, étaient magnifiques.

Le 13, on mit sous voiles et on fit route vers Alexandrie, où l'on arriva le 15. Avant de voir la terre, on aperçut la colonne de Septime-Sévère qui semblait s'élever du milieu de la mer. On mouilla dans le port neuf près d'un château construit par Kléber, lors de l'expédition d'Égypte, sur l'ancienne île de Pharos. On salua le pavillon du Grand Seigneur de 19 coups de canon et celui du Roi de 21. Le fort répondit à la première salve.

Rodellec visita la ville et les environs ; il ne put voir que quelques momies et quelques statues des anciens dieux d'Égypte, la plupart étant en caisses, mais il put admirer les « aiguilles de Cléopâtre », obélisques de soixante et quelques pieds de haut qui marquent l'entrée du palais ou indiquent l'emplacement du tombeau de la reine.

Le pacha d'Alexandrie, Mahomed Ali (6), travaillait à faire dessécher le lac Méotide et utilisait deux cent vingt mille arabes à cette œuvre immense. Son palais était au delà du port vieux ; il y avait adjoint de très beaux bâtiments pour son sérail que l'on croyait très nombreux et l'on assurait qu'il avait trois cents femmes.

Les officiers de l'*Espérance* allèrent avec le consul faire visite au pacha qui les reçut, assis sur un divan. Derrière lui était un esclave occupé à chasser les mouches. Il fit présenter le café et après s'être fait quelques compliments de part et d'autres, on se sépara, et le pacha envoya au commandant un damas, plusieurs bœufs, des volailles, du riz, des citrons, des moutons et beaucoup de légumes. Son cadeau pouvait monter à 20.000 piastres. Il était très riche, car il prélevait sur les malheureux arabes, à la saison des

(6) Célèbre en Occident sous le nom de Méhémet-Ali.

récoltes, tout ce dont ils n'avaient pas besoin pour se nourrir.

Il n'était pas aussi cruel que ses collègues et n'usait pas entièrement du droit qu'il avait de faire trancher trois têtes par jour. Il était très brave et avait, peu auparavant, repoussé les Anglais qui voulaient s'emparer de la ville.

Le 20 septembre, l'*Espérance* appareilla d'Alexandrie et arriva cinq ou six jours après à Candie, ville fortifiée par les Vénitiens où l'on voyait encore les restes des voûtes qui abritaient leurs galères. A la Canée, les janissaires s'étaient révoltés contre leur pacha qu'ils avaient chassé de la ville où ils commettaient journellement des horreurs et assassinaient les pauvres Grecs.

Après trois ou quatre jours passés en Crète et trois jours à Milo (du 6 au 9 octobre) où l'on chargea du bois, on revint le 15 à Smyrne.

L'*Espérance* quitta Smyrne le 24 octobre avec la corvette l'*Aigrette*, et, le 29, elle jeta l'ancre sous les murs de Salonique. C'est là que, le 2 novembre, elle pavoisa et fit une salve de vingt-quatre coups de canon en l'honneur de la naissance du duc de Bordeaux. Elle fit le lendemain une nouvelle et semblable salve au moment de la consécration d'une messe qui fut suivie d'un *Te Deum* et célébrée dans l'église catholique de la ville. Le départ eut lieu le 6 novembre par une jolie brise de nord ; on mouilla le 9 dans le Pirée où se trouvait la *Lionne* qui ramenait en France le marquis de Rivière, notre ambassadeur à Constantinople.

Du 15 au 21, on fit du bois pour trois mois à « la Mandrie » (Porto-Mandri). Le 21 on laissa tomber l'ancre par 21 brasses en face du cap Sunium et Rodellec admira le temple en marbre blanc bâti sur le sommet du promontoire dont les quatorze colonnes cannelées sont rongées par le sel marin. Tout autour se voient des hauteurs couvertes de cyprès et de pins sauvages. Le 22, on mouilla devant les montagnes très élevées de l'île inculte de Paros. Les carrières de marbre firent l'admiration de tous. Il fallait ramper « ventre contre terre » pour pénétrer dans les grottes. Elles étaient couvertes de cristallisations qui étincelaient à la lumière et l'on y voyait encore des blocs tout taillés.

Rodellec fut très bien reçu par les moines grecs qui vivaient avec femmes et enfants dans des couvents semblables à des forteresses et groupés autour de dômes que surmontaient de petites croix.

Le 30, on mouilla sous un morne assez élevé près du canal de Naxos. Le 2 novembre, on appareilla pour le cap Krio, extrémité de la presqu'île de Cnide en Asie Mineure. Derrière les murailles abandonnées de l'ancienne ville de Cnide, Rodellec inspecta les ruines des théâtres et, sous les broussailles, les débris du temple de Vénus. Partout ce n'étaient que fûts de colonnes, chapiteaux, fragments de statues. Il aida les autres officiers de l'*Espérance* à transporter à bord un piédestal dont l'inscription grecque était aussi bien conservée que si elle venait d'être faite. Ils ne purent venir à bout d'un autre piédestal où se voyait une Vénus assise, couverte d'un voile et entourée d'autres déesses debout.

Sur le sommet de la montagne se dressaient encore deux tours de la citadelle qui semblaient prêtes à s'écrouler.

On quitta Cnide le 5 pour arriver à Délos le 13, après une relâche à Paros. Rodellec s'intéressa surtout à la Petite Délos où sont les ruines antiques. Il vit le cirque et le théâtre et des colonnes cannelées mais dont les cannelures ne commençaient qu'à une certaine hauteur au-dessus de la base.

Le 14 on partit pour Smyrne ; le lendemain on mouilla devant la ville de Chio et le surlendemain on était arrivé à destination.

Telle fut la première croisière du jeune Amédée de Rodellec du Porzic. Du moins ses notes s'arrêtent-elles là, notes précises et même scrupuleuses qu'il jetait sur le papier et raturait sans cesse et dont il se servait pour rédiger de longues lettres à son père. Il avait alors dix-huit ans et nous apparaît comme un garçon sérieux, studieux, s'intéressant à tout.

Nous le perdons ensuite de vue. De 1821 à 1824, il fit campagne sur l'*Astrée* commandée par le capitaine de vaisseau Grivel chargé de la station du Brésil. Nous n'avons pour cette période que le journal de bord tenu par Rodellec où rien ne vient troubler la monotonie d'un voyage heureux : « Beau temps, belle mer ; bon frais... », etc.

En 1826, Amédée qui avait vingt-quatre ans, semble légèrement atteint du mal du siècle et un peu désabusé de tout. C'est alors qu'il reprend son journal. Il doute pourtant de ses forces mais dans ce premier essai, une idée le soutiendra constamment : le plaisir qu'éprouvera son père en lisant ses observations, les souvenirs aussi qu'elles lui laisseront d'un fils qui l'aimait bien tendrement et qui avait reporté sur lui toutes ses affections, qui l'avait choisi pour le but de tous ses travaux et qu'aucun sacrifice pour lui n'eût pu effrayer. Son père était à la fois son génie tutélaire et son meilleur ami. C'est pour lui seul qu'Amédée retrace dans son journal les impressions qu'il ressent et les scènes piquantes auxquelles il assiste.

Rodellec arrive à la Martinique avec une antipathie bien prononcée pour le pays et ses habitants. Il se serait volontiers confiné à bord si la crainte d'avoir à son retour à rougir du peu de fruit de son voyage ne l'avait décidé à étudier les mœurs des Martiniquais. Dans cette vue, il rendit visite à une mulâtresse, la mère Rennette, dont les petits enfants couraient en tous sens, dont les filles, grandes, bien faites, presque jolies, étaient terriblement brunes et dont le garçon était occupé à écrire pour sa mère à un lieutenant de vaisseau et s'acquittait parfaitement de sa tâche. (Fort Royal, 25 novembre 1826). Il y eut un bal pour fêter le nouveau gouverneur, M. de Bouillé. Chacun s'y rendit pour lui faire honneur et aussi pour profiter de cette occasion de plaisir. Les bals étaient rares à cause de l'esprit religieux qui s'était emparé de toutes les classes de la société ou à cause de la haine que l'émancipation de Saint-Domingue avait inspirée aux colons contre les officiers de marine qui y avaient dansé ou parce que les colons devenaient parcimonieux. La fête, en effet, fut mesquine.

La division étant invitée, Rodellec, quoique peu amateur de danses, suivit ses camarades. La chaleur était insupportable ; la musique, pitoyable et fort bruyante. Sur quatre-vingts ou cent jeunes personnes présentes au bal, quatre ou cinq à peine méritaient d'être remarquées. Et encore, parmi ces quatre ou cinq, une blonde, mise avec goût, avait dans les traits « quelque chose de fade et de monotone » ; une brune, « d'une physionomie distinguée et fort expressive » était couverte de boutons ; une petite, « bien faite

avec des mains fort mignonnes » ne comprenait pas le français ; une autre avait de beaux yeux, mais les dents gâtées... Enfin les filles des premiers négociants de la colonie ne parlaient qu'un patois créole inintelligible.

A minuit on apporta dans la salle des tables pour manger et Rodellec put s'assurer que « dame Lésine » avait présidé à la fête. Après le souper, les salles de jeu commencèrent à se remplir. Rodellec, pendant ce temps, se livra à de noires pensées sur le jeu et sur la danse « si souvent mortelle aux Antilles », puis s'arrachant enfin à ses « profondes rêveries », valsa et dansa jusqu'à la fin du bal. Il se retira à quatre heures, concluant qu'il aurait pu, tout comme un autre, se divertir à cette fête « mais des jouissances ! en est-il pour une âme flétrie ? » (4 déc. 1826).

Un autre jour, Rodellec se rendit dans la cour des Bains, ombragée de magnoliers, pour assister à un bal de nègres. « Ce n'était qu'un bruit confus de voix de femmes, de tambours, de grelots », extrêmement assourdissant. Quatre nègres assis à califourchon sur de petites barriques défoncées et recouvertes à l'une des extrémités d'une peau de tambour, frappaient des mains sur ces instruments avec une vivacité et une force incroyables faisant en même temps les gestes les plus bizarres. Des torches enflammées brûlaient devant eux. Tous avaient les yeux attachés sur une négresse qui se tenait debout devant eux et qui semblait marquer la mesure avec une espèce de marotte qu'elle agitait quelquefois lentement et d'autres fois avec beaucoup de vivacité. C'était la « Reine du bal ». En même temps qu'elle faisait mouvoir son sceptre, « elle chantait un air monotone comme son accompagnement » et était soutenue à des intervalles marqués par des chanteuses rangées des deux côtés de l'allée qui frappaient aussi des mains en mesure. Entre ces deux haies, des danseurs et des danseuses faisaient les pas les plus comiques. Tantôt leur danse était languissante et lascive. Tantôt vive et brusque. Souvent ils s'arrêtaient devant la reine et, là, cherchaient à faire remarquer leur grâce et la souplesse de leurs mouvements, puis, tout d'un coup, ils traversaient rapidement la salle et venaient tourner autour de leurs danseuses et « semblaient exprimer alternativement le désir, la crainte, le plaisir et le dépit ».

Un mouchoir blanc ou de couleur, terminé en pointe très aiguë, servait de coiffure aux femmes. Elles portaient un schall bigarré, une robe garnie chez la plupart de franges et nouée presque sous les épaules, une grande quantité de colliers de verre de toutes couleurs. Chez quelques-unes une montre était suspendue à une chaîne de métal. Les hommes étaient vêtus à la créole.

A huit heures tout finit. « Tous paraissaient contents, riaient, chantaient : l'idée de l'esclavage semblait être bien loin de leur esprit. « Une heure de plaisir avait suspendu chez eux les peines et les fatigues de toute une semaine et ils allaient, pleins de joie, reprendre la chaîne qu'ils avaient maudite la veille ». (11 déc. 1826). Rodellec nous livre ensuite ses réflexions sur les parvenus, sur une ancienne esclave qui voulait faire épouser des officiers de marine à ses filles (26 février 1827).

Les jours gras étaient des jours d'allégresse, les maîtres voulant bien pendant ces jours-là « oublier leur jalouse cruauté ». Rodellec se dirigea le lundi gras vers la Savanne au Fort Royal où était la salle de bal des noirs. Ceux-ci s'y étaient répartis suivant leurs nations. Dans celle des Ybos, les hommes, vêtus de blanc, étaient coiffés de plumes comme les sauvages du Nouveau Monde. Leur roi se distinguait par une ceinture rouge couverte de paillettes brillantes et par un porte-voix qu'il tenait de la main droite.

Les femmes, en demi-cercle, agitaient en mesure de petites boîtes de fer blanc à manche, remplies de pois secs. Trois tam-tam, quatre à cinq flûtes et deux tambours de basque formaient la musique. Les danseuses accompagnaient leurs contorsions les plus extraordinaires de grimaces affreuses et de cris inarticulés. Les gens chargés de maintenir l'ordre étaient obligés parfois de se précipiter entre les danseuses et les danseurs, le roi s'occupant seulement d'imposer silence aux perturbateurs de la fête et se mêlant ensuite aux danses de ses compagnons.

« Tous ces malheureux jouissaient visiblement de leur liberté d'un moment. Les spectateurs, aussi bien que les acteurs, prenaient part à la fête : nul n'était inoccupé et les mouvements cadencés de toute cette troupe, leurs regards fixés et arrêtés démontraient bien que dans ce moment le plaisir des yeux était peu de chose, que les sentiments qui

les animaient étaient plus profonds. Le passé renaissait pour eux. »

Le 9 mars 1827, Rodellec quitta Saint-Pierre pour le golfe du Mexique. Par les Iles-sous-le-Vent (Sainte-Marguerite et la Tortue), on gagna la Guayra (dans le Vénézuëla), port qui servait d'entrepôt à Caracas. La Guayra, située au pied d'une montagne dont la hauteur est « prodigieuse », était entourée de fortifications multipliées mais tombant de vétusté et à l'intérieur de l'enceinte on marchait sur les ruines accumulées par le tremblement de terre de 1792. Sur les murs des petites cases blanchies on lisait : « Vive Simon Bolivar » car, remarque Rodellec, « dans ce pays républicain, comme dans bien d'autres, c'est le gouvernement d'un seul et-quel gouvernement !... »

Rodellec nous parle ensuite du massacre de douze cents Espagnols par les Colombiens qui les avaient repoussés sur le rivage, puis d'une révolte du général Paëz contre Bolivar qui avait beaucoup d'ennemis, malgré la clémence dont il fit preuve à l'égard des insurgés. Les négociants le détestaient à cause de son projet d'émancipation des noirs.

Les troupes de la garnison de La Guayra étaient pieds nus et couvertes de haillons. La patrouille était précédée de quatre tambours, « ayant peut-être pris le parti d'effrayer les gens par le bruit... » En nous faisant le portrait de Bolivar, Rodellec ne cache pas les beaux côtés de cet homme, mais à son avis les Colombiens semblaient regretter la servitude espagnole

Le 17 mars Rodellec était à Porto-Cabello. Dans cette ville les nombreuses ruines étaient dues aux révolutions : « Nous aussi, remarque-t-il, nous avons notre Vendée qui rappelle encore au souvenir du voyageur ces jours de terreur et de calamité où un peuple courageux soutenait seul contre tous et son honneur et ses institutions antiques »

Après ce voyage en Amérique nous perdons Rodellec de vue et nous savons seulement qu'en 1828 il était enseigne de vaisseau sur le brick le *Lancier*.

Ses derniers cahiers nous racontent la prise d'Alger. Le 1^{er} avril 1830, l'amiral Duperré arriva à Toulon et, le 3, son pavillon fut arboré à bord du vaisseau la *Provence* sur lequel Rodellec était enseigne. A onze heures, une

salve de onze coups de canon annonça l'entrée de Duperré dans l'arsenal et son canot s'avança bientôt avec le pavillon carré semé de trois étoiles pendant que tous les bâtiments de guerre battaient aux champs et que « les équipages, debout sur les vergues, saluaient l'amiral de trois cris de *Vive le Roi!* à mesure qu'il passait près de leur bord. Le nombre de ces bâtiments était assez considérable pour que le quart d'heure que dura le trajet du port au vaisseau ne semblât qu'un hourra continuel ».

Quand le canot aborda la *Provence*, l'ordre fut donné de hisser le pavillon de commandement au mât de misaine, la batterie de 18 fit une salve de onze coups et le commandant de Villaret-Joyeuse poussa trois cris de *Vive le Roi!* qui furent répétés par tout l'équipage. « Ce bruit de voix mêlé à celui de l'artillerie avait je ne sais quoi d'imposant et produisit sur chacun de nous un effet impossible à dépeindre au point que l'amiral lui-même ne put s'en défendre et, s'avançant vers le milieu du gaillard en agitant son chapeau, fit entendre un nouveau cri de *Vive le Roi!* qui fut répété avec enthousiasme ». Aux officiers de l'Etat-Major l'Amiral se contenta de dire : « Allons, messieurs, nous ferons plus ample connaissance. Comme vous ferez, vous trouverez. »

« L'amiral Duperré, ajoute Rodellec, paraît âgé d'environ cinquante ans. Tout chez lui respire la vigueur et l'énergie. Il est gros, très brun, ses cheveux noirs et bouclés ; ses manières comme son langage sont brusques et dénotent son caractère fort et prompt. C'est réellement le type de l'homme de mer. »

Rodellec nous donne des détails très précis sur la composition de la flotte, la liste, notamment, des bâtiments armés à Brest et à Lorient avec les noms de leurs capitaines Il s'intéresse particulièrement aux bateaux plats de débarquement et aux vapeurs que l'on va utiliser et qui filent sept nœuds. Il nous renseigne aussi sur la composition de l'armée de terre. Quand le général de Bourmont arriva à Toulon, le 27 avril, un maladroit cria : « Vive le ministre de la Guerre ! » et la foule ne répondit que par un morne silence. S. Exc. mit pied à terre à l'hôtel de ville. Un rassemblement immense de curieux se forma en un

moment sous ses fenêtres et la musique du 54^e exécuta quelques marches guerrières.

Le Dauphin fit son entrée à Toulon le 3 avril, à une heure de l'après-midi ; il fut « accueilli avec joie mais sans enthousiasme : ce n'était plus son retour de la campagne d'Espagne ». Le corps de la Marine se faisait remarquer par le nombre des officiers et le brillant de leur tenue.

A dix heures, le 4, « le duc d'Angoulême est entré dans l'Arsenal. Au même moment, le vaisseau amiral du port l'a salué de 21 coups de canon et tous les bâtiments de l'armée ont pavoisé. Le temps était magnifique ; une légère brise du sud venait de s'élever et faisait flotter nos pavillons. La mer était calme ; une multitude de bateaux de toute grandeur couvrait la rade. Les navires du convoi avaient aussi arboré leurs couleurs. Le coup d'œil était admirable. Cette forêt de mâts auparavant sèche comme un arbre d'hiver semblait s'être tout à coup revêtue d'un feuillage éclatant et varié... »

A bord de la *Provence*, le Prince passa les compagnies en revue, puis il se rembarqua pour le polygone afin d'assister à un simulacre de débarquement au moyen des bateaux plats. Pendant ce temps, une foule de barques dispersées sur la rade et remplies pour la plupart de femmes élégamment vêtues s'étaient rassemblées autour de la *Provence* et présentaient le spectacle le plus pittoresque. C'était une population entière transportée sur les eaux. « Lorsque le capitaine de Villaret leur cria au porte-voix que le vaisseau allait lâcher sa bordée, le désordre éclata subitement. Au milieu des cris, chacun voulut devancer son voisin. Toutes les barques s'abordèrent entre elles et ne formèrent bientôt plus qu'une masse presque immobile. Alors le tumulte devint extrême, les cris plus perçants puis, une trouée s'étant faite par le travers du vaisseau, celui-ci tira et l'odeur de la poudre remplit d'enthousiasme cette foule d'abord épouvantée. Tous se précipitèrent à force de rames sur les traces du canot royal « en répétant mille fois et avec ivresse les cris de : « Vive le Roi ! Vive le Dauphin ! »

Rodellec nous donne des détails très précis sur la répartition de la flotte (Armée divisée en deux escadres, Réserve

en deux divisions, Convoi en quatre sections). L'embarquement des troupes commença le 11 mai.

Le 13, pour la première fois, Rodellec déjeuna avec les officiers de terre passagers de la *Provence* sur laquelle il était embarqué. : « Ceux-ci semblaient fatigués de leur bivouac de la veille dans les fossés et sur le champ de mars de Toulon, mais leur moral n'avait point souffert de l'épreuve. Pour la plupart, c'était recommencer les beaux jours de leur enfance. »

« L'un d'eux se trouvait devant moi, écrit Rodellec ; son pantalon était trempé ; il avait heureusement pu changer de chemise mais pour ne pas la mouiller de nouveau, il s'était borné à jeter sur ses épaules sa capote encore dégouttante de pluie. Il parlait peu et mangeait beaucoup. Sa face était rubiconde, son œil vif et hardi ; une longue moustache blonde achevait cette physionomie militaire. Le premier appétit satisfait : « Ma foi ! dit-il, tranquille, comme frappé d'une idée agréable, il y aura trente-deux ans dans six jours que je partais pour l'expédition d'Égypte ! ». Etonné, je le regarde attentivement croyant lui voir au moins les épaulettes de capitaine ; mais non ! une épaulette de sous-lieutenant bien fanée, un ruban rouge. C'était toute la récompense de quarante-deux ans de service effectif et de vingt ans de guerre et cependant son vieux cœur bondissait d'aise à l'approche de nouveaux dangers. »

Rodellec nous fait aussi le portrait du général de Bourmont : « Le général en chef est d'une taille moyenne et d'un embonpoint ordinaire. Sa figure est fine mais n'a rien qui frappe. Il paraît s'exprimer avec esprit et facilité. Ses traits sont ceux d'un homme de cinquante ans, mais sa démarche est lente et raide et en trahit davantage. Son air poli et réservé quoique affable, contraste avec l'allure franche et brusque de l'Amiral. »

On sait que des calmes ne permirent d'abord aucun mouvement Rodellec nous dépeint l'impatience extrême des deux armées : « Il n'est pas un soldat, pas un officier de terre qui ne hâte de ses vœux l'instant du départ et qui ne murmure, les uns contre les vents contraires, les autres contre l'Amiral qu'ils accusent de lenteur ou de timidité. Les officiers de marine eux-mêmes, qui, dans cette circons-

tance, devraient s'attacher à soutenir de leurs raisonnements ou au moins de leur silence la sage temporisation de l'Amiral, se laissent entraîner pour la plupart au désir d'en venir promptement aux mains, se répandent en critiques sur les ennuyeux délais et demandent, comme s'ils n'avaient aucune expérience, pourquoi le départ est retardé, supposent au généraux les motifs les plus bizarres et s'obstinent à ne point reconnaître dans le temps le seul obstacle réel. »

Le départ eu lieu enfin le 25 mai. Dans l'après-midi la rade se dégarnit successivement « de cette multitude de bâtiments qui depuis un mois la rendait si belle ». « A cinq heures, le vaisseau amiral a mis sous voiles. On a hissé à tête de mât le signal de ralliement général et absolu ».

« A peine le départ de la flotte a-t-il été connu dans la ville que la population tout entière en est sortie pour jouir de ce beau spectacle. Les hauteurs du Fort la Malgue se sont couronnées de curieux et, au moment où la *Provence* est sortie de la rade, la multitude était immense ; mais point de cris à terre ; point de musique à bord des vaisseaux. L'enthousiasme des uns était comprimé par la discipline militaire ; les autres n'osaient peut-être éprouver de gaieté, préoccupés qu'ils étaient de l'avenir de 60.000 de leurs compatriotes livrés aux chances de la guerre et des éléments. La nuit est venue les dérober à notre vue et la flotte a continué silencieusement sa route vers l'ennemi... »

Le 26 au matin Rodellec s'enthousiasma du spectacle formé par l'armée navale en marche. On juge de ce que pouvait être la beauté de tous ces navires à voiles dont le front occupait un espace de dix milles. « Le coup d'œil, écrit Rodellec, était magnifique ».

C'est peu après qu'on aperçut la frégate la *Duchesse de Berry* escortant un bâtiment turc monté par Tahir-Pacha. Ce dernier envoyé par la Porte Ottomane au dey d'Alger, s'était vu refuser l'accès du port. Il fut reçu à bord de la *Provence* où on lui permit de se rendre en France. Rodellec nous fait le portrait de ce Turc à l'air grave, froid et âpre, au teint basané, qui admira longtemps les bateaux à vapeur, concevant parfaitement tout le parti qu'on en pouvait tirer.

Le 29 mai, bien que la flotte fut poussée par une jolie brise d'est, que la mer fût calme, « le front de l'Amiral était soucieux, sa parole brève et brusque, il se promenait seul et plus taciturne que de coutume ». « La crise approche, écrivait Rodellec, Dieu seul fera notre succès ».

Le 30 mai, on reconnut les terres du cap Bengut mais la mer devint houleuse et l'on apprit que deux bricks français avaient été jetés à la côte d'Alger. L'Amiral préféra s'éloigner et regagner la baie de Palma, au sud des Baléares. Les officiers de terre eurent de la peine à comprendre : « Les généraux de l'armée de terre, écrit Rodellec, se plaignent de n'être point encore à la côte et leurs officiers, comme eux, s'obstinent à méconnaître la difficulté des circonstances. Les caractères s'aigrissent et l'on peut prévoir que jusqu'au jour du débarquement les murmures iront croissant puisque les chefs ne sont point assez sages pour les contenir par leur exemple. Mais l'Amiral est ferme et n'agira que d'après ses propres inspirations : c'est la seule voie de succès : il n'en déviara pas ».

Le 10 juin l'armée est sous voiles : « Le retard de quinze jours nous a tous rendus moins impatients et plus calmes mais le moral est le même et pas un ne doute du succès ». Le 11, une pluie à larges gouttes accompagnée de rafales assez fortes jeta à nouveau la consternation et le général commandant l'artillerie accusa les éléments « de rendre vains l'honneur et le mérite des plus braves hommes ». Le grain cessa pourtant et l'on gouverna à petites voiles sur Alger.

Le 13 au soir, la flotte tout entière était mouillée dans la baie de Torre-Chica à l'W du cap Sidi-Ferruch ; après des alternatives de crainte et d'espoir, le temps devint magnifique. Le débarquement commença le 14 juin, à 4 heures du matin, sur la presqu'île de Torre-Chica. Il s'exécuta sans qu'aucun coup de fusil ait été tiré de part ni d'autre.

Rodellec dans les pages qui suivent nous donne, avec détails et précisions, la description des premiers jours de débarquement. Il nous peint le rassemblement des Bédouins sur les hauteurs en face de notre avant-garde, les premiers combats, le courage et la cruauté des Arabes.

Le 26 juin, une nouvelle tempête faillit un moment

tout compromettre. Le désordre et l'indiscipline, l'insubordination de certains équipages, donnèrent également quelques inquiétudes à Rodellec.

Le 3 juillet, l'armée navale se forma en ligne de bataille et se dirigea sur Alger derrière le vaisseau amiral. Celui-ci ouvrit le feu sur le Fort des Anglais que la *Bellone* avait attaqué avant lui. Il bombarda ensuite toutes les autres batteries. L'ennemi riposta de partout, mais toute l'armée, sauf deux vaisseaux, prit part au combat. La première décharge générale fut accompagnée de trois cris de « Vive le Roi ». L'enthousiasme de l'équipage était au comble mais presque aussitôt la *Provence* se couvrit de fumée et l'on dû continuer le feu comme au hasard. Un « événement affreux » vint malheureusement bientôt endeuiller le vaisseau amiral. Au quatrième coup tiré par la dixième pièce de 36, cette pièce éclata, vingt-quatre hommes furent tués et le pont fut jonché de membres brisés, de lambeaux de chair, et couvert de sang. La culasse du canon pénétra dans l'entrepont où elle faillit tuer le lieutenant « du Bouetiez » (sans doute Alphonse du Bouëtiez de Kerorguen). On évita de justesse un incendie général et l'on cria « Vive le Roi » pour étouffer les cris de douleur des mourants.

Le soir, après la bataille, l'aumônier récita les prières des morts et l'on jeta à la mer le corps de ces premières victimes.

Le 4 juillet, l'armée navale se reforma en ligne de bataille et bombarda le château de l'Empereur qui sauta à 10 h. 10. Le ministre de la marine du dey vint solliciter la clémence de l'amiral Duperré et Rodellec nous rend compte de cette visite. Duperré le renvoya au général de Bourmont. Le 5 juillet, à midi, le drapeau turc s'abaissa sur tous les points. La division française d'avant-garde entra dans Alger, tambour battant, mèches allumées, et elle occupa sur-le-champ les postes importants. A 2 h. 1/2 le pavillon français fut arboré sur les murs de cette cité que les désastres d'O'Reilly et de Charles Quint faisaient regarder comme invincible.

Rodellec nous donne le récit des naufrages de l'*Aventure* et du *Silène* et du massacre de la moitié de leurs équipages Il nous dit son admiration pour la résignation et la

philosophie du dey, son indignation devant les pillages opérés par un général français. Il fait enfin les plus grands éloges de la bonté et du sang-froid intrépide du général de Bourmont.

Il ne me semble pas que ce journal de Rodellec nous apporte rien de très neuf sur la marche des opérations mais il est intéressant parce qu'il est vivant et parce qu'il nous permet d'assister comme des témoins aux événements, de coudoyer les hommes qui y prirent part, de connaître leurs impatiences, leurs enthousiasmes et leurs peines.

Nous avons là un témoignage rédigé au jour le jour par un enseigne du vaisseau-amiral. Il méritait certainement que mon prédécesseur, Henri Bourde de la Rogerie, l'arrachât du magasin de vieux papiers où il l'a trouvé et, puisque Amédée de Rodellec du Porzic n'a pu lui-même tirer parti de ses notes comme il en avait l'intention (car il mourut trop vite, à vingt-neuf ans, en 1832, il m'a paru bon de prendre la plume à sa place pour décrire les « impressions » de ce jeune officier breton et les « scènes piquantes » auxquelles il assista en témoin attentif.

Henri-François BUFFET.
